

Une famille étrangeté : la linguistique russe et soviétique, dir.
Patrick Sériot = *Histoire, épistémologie, langage*, t. XVII, fasc. 2
Monsieur le Professeur Jean Breuillard

Citer ce document / Cite this document :

Breuillard Jean. *Une famille étrangeté : la linguistique russe et soviétique*, dir. Patrick Sériot = *Histoire, épistémologie, langage*, t. XVII, fasc. 2. In: *Revue des études slaves*, tome 68, fascicule 3, 1996. pp. 432-436;

https://www.persee.fr/doc/slave_0080-2557_1996_num_68_3_6356_t1_0432_0000_2

Fichier pdf généré le 04/04/2018

C'est à A. M. Seliščev qu'est consacré l'avant-dernier chapitre, fondé sur quelques-unes de ses lettres qui ont pu être conservées et sur les souvenirs personnels de son ancien élève, S. B. Bernštejn. Purgeant sa condamnation à Karaganda, au Kazakhstan, il put connaître des conditions de vie plus supportables en acceptant de travailler au « Secteur culturo-éducatif » du camp ; il obtint même le titre d'*udarnik* (travailleur de choc !). Grâce à une réduction de sa peine, il sortit du camp au bout de deux ans et six mois. Contraint d'abord, comme d'autres prisonniers libérés, à séjourner à plus de cent kilomètres d'une ville importante, il put finalement revenir dans la capitale, mais dut y abandonner son appartement. Grâce à des collègues comme I. I. Meščaninov, D. M. Ušakov, R. I. Avanesov, il put même enseigner à l'IFLI en 1937-1938. Un moment réintégré dans son titre de membre-correspondant de l'Académie, il en fut à nouveau privé en 1938. Les dernières années de sa vie se déroulèrent d'une manière relativement calme : il ne fut pas envoyé en « évacuation » et put rester à Moscou où il s'éteignit le 6 décembre 1942.

Comme le font remarquer en conclusion F. D. Ašnin et V. M. Alpatov, « aussi étrange que cela puisse paraître, c'est I. V. Staline qui sauva la réputation de Seliščev en frappant soudain, pour des raisons qui lui étaient propres, les marristes. C'est alors seulement que le livre de Seliščev sur *le Vieux Slave* put enfin voir le jour (1951-1952), que ses mérites furent reconnus et plus jamais mis en doute. Toutefois son appartenance à l'Académie, à titre posthume, ne fut rétablie qu'en 1957... Quant à son ouvrage *la Langue de l'époque révolutionnaire*, il resta pendant des décennies au « Specxran » [Bibliothèque dont l'usage n'était réservé qu'à un très petit nombre d'utilisateurs privilégiés] ».

Enfin les auteurs passent en revue « d'autres destins », comme ils disent, en particulier celui de V. V. Vinogradov, avec les difficultés qu'il connut pendant son exil à Kirov puis, durant sa vie clandestine à Moscou (il aurait dû résider à Možajsk), caché par son épouse, et enfin, lorsqu'ayant eu l'autorisation de résider dans la capitale, en 1938, il dut rester sans travail... À nouveau exilé pendant la guerre (à Tobolsk), il devait connaître de violentes attaques pendant la période de l'ultime déchaînement marriste (1948-1950). À cet égard les auteurs rappellent ce qu'Alpatov avait déjà montré dans son précédent ouvrage, à savoir que finalement les interventions de linguistes comme A. S. Čikobava, de V. V. Vinogradov lui-même, pressenti à cet effet par le C.C. du Parti communiste, et enfin de I. V. Staline en personne, mirent fin au règne des marristes. À la suite de quoi V. V. Vinogradov devait, jusqu'à sa mort en 1969, assumer la direction de l'ensemble de la linguistique soviétique.

Le dernier chapitre s'achève sur l'énumération détaillée des « réhabilitations », mais aussi sur le long maintien d'une chape de silence sur un certain nombre de victimes de « l'Affaire des slavistes » : c'est ainsi que le frère de M. N. Speranskij, par exemple, qui vécut pourtant jusqu'à quatre-vingt-quinze ans, ne put jamais apprendre la « réhabilitation » de ce dernier.

Précisons enfin que l'ouvrage de F. D. Ašnin et V. M. Alpatov présente de précieux compléments : outre la bibliographie et des indications sur les sources, la liste, avec leurs photographies, des savants arrêtés dans l'affaire du « Parti national de Russie » et d'abondants extraits de documents y relatifs (Procès verbaux, rapports, décisions, etc.). On peut sans doute regretter que ce livre, au contenu si riche et si émouvant, n'ait pu être édité que comme une simple brochure. En tout cas remercions vivement ses auteurs d'avoir su nous donner un ouvrage aussi précieux.

René L'HERMITTE

Une familière étrangeté : la linguistique russe et soviétique, dir. Patrick SÉRIOT = *Histoire, épistémologie, langage*, t. XVII, fasc. 2, Paris, Univ. Paris 7 – C.N.R.S., 1995, 255 pages, portraits.

ISSN 0750-8069 ; ISBN 2-910381-27-7

Observer l'autre : l'anthropologie a dénoncé depuis longtemps les pièges de l'ethnocentrisme, la tentation permanente d'appréhender la différence à travers nos représentations fami-

lières. L'étude des civilisations et des littératures étrangères a entendu la leçon. Qu'en est-il de la linguistique ?

Vue de loin, la linguistique russe et soviétique évoque des formes familières. Vue de près, c'est autre chose. L'œil découvre un « bougé » étrange, dérangent. Le même n'est pas vraiment le même. C'est à cette expérience troublante que, dans leur avant-propos, Patrick Sériot et Natal'ja Bocadorova convient les linguistes occidentaux.

Lubomir Đurovič (Lund) (p. 18-32), qui ouvre le recueil, dégage les sources de la grammaire normative des Russes et montre qu'elle a pris naissance à la suite de deux rencontres avec la pensée occidentale. Les grammaires du slavon (d'Adelphotes, de Zizaniij, de Smotrickij) apparaissent dans l'État polono-lituanien (Vilna, Lvov) à la jonction des XVI^e et XVII^e siècles. Il faut attendre l'européanisation de la Russie par Pierre I^{er} pour que commence l'étude de la grammaire russe proprement dite (*Extranea*, puis les *Anfangs-Gründe der russischen Sprache*).

D. Rudenko et V. Prokopenko (Kharkov) (p. 33-52) assignent à Grigori Skovoroda (1722-1794) une place capitale — initiale — dans la tradition slave de la philosophie du langage, qui, par rapport aux traditions occidentales (anglaise et allemande, en particulier), doit, selon eux, être conçue de façon large et «tolérante». À travers divers aspects de la pensée et de la vie du philosophe ukrainien (son interprétation de la Bible comme un « troisième monde », son interprétation des philosophes de l'Antiquité tardive, quelques motifs ésotériques), les auteurs aperçoivent en Skovoroda un fondateur du discours slave sur le langage.

Sylvie Archambault et Jean-Marie Fournier ont eu l'excellente idée de convoquer trois grammaires générales publiées en Russie entre 1806 et 1812 (Rižskij, Ornatovskij, Jakob) sur un point sensible : le traitement du temps verbal, et de les confronter à la *Grammaire de Port-Royal*. Le présent, en particulier, révèle la difficulté des grammairiens à distinguer entre « temps grammatical (*tense*) » et « temps de l'univers (*time*) ». Les A. montrent comment Jakob tend vers une conception du présent conçu comme une représentation, une construction. Ils signalent à cet égard, comme source probable, les avancées de grammairiens du XVIII^e siècle tels que G. Girard et surtout J. Harris. Les auteurs montrent que l'« échelle de proximité » (le terme est de S. Auroux) héritée de Port-Royal se combine dans les grammaires russes avec des critères originaux : l'accomplissement de l'action, en particulier, distinction qu'Ornatovskij appuie sur la morphologie, avec une étude minutieuse de la préverbation et de la suffixation.

Pierre Caussat a été intrigué par les prophylactiques guillemets dont Baudouin de Courtenay entoure toujours le mot « école » quand il lui arrive de mentionner l'« école de Kazan ». Et son doute (méthodique) l'a conduit à poser des questions inédites et dérangelantes. Pourquoi l'action de Baudouin ne s'est-elle pas répétée ailleurs ? Pourquoi est-elle restée sans suite ? Et pourquoi Baudouin a-t-il quitté si vite Kazan ? L'A. montre que l'« école de Kazan » est d'abord une construction, réalisée à l'aide d'un disciple rêvé — Bogorodickij. Caussat brise le mythe, mais restitue la vie : il nous donne, en effet, à *vivre* l'entreprise de Kazan comme l'aventure qu'elle fut. Ce sont les disciples de Baudouin qui ont immédiatement parlé d'« école », instituant un « discours de commémoration pieuse » du vivant même du maître. Le parallèle était si tentant... Kazan devenait le Genève de Moscou, et Baudouin son Saussure. Précisons toutefois : le propos de P. Caussat n'était pas d'apprécier l'apport *scientifique* du... cercle de Kazan. Comme il le dit joliment : « Le réel, ici, n'est pas perdant. »

C'est un portrait neuf que Jacqueline Fontaine (p. 95-111) livre d'Aleksandr Potebnja (1835-1891). Intellectuel « ukrainien », précise-t-elle, et non « ukrainien et russe », comme le caractérisait F. Filin. Pour la première fois, Potebnja se trouve ancré fortement dans son pays natal : « Potebnja est un homme de son époque et de sa patrie », en qui le folklore allie les deux goûts profonds : la littérature et la linguistique. Illustrant exactement l'esprit du recueil, J. Fontaine modifie notre regard en nous forçant à dépouiller les vieux réflexes, le réflexe russo-centriste en particulier : « L'Ukrainien [...] ne regarde pas seulement, et sans doute pas surtout, à certaines époques, vers la Russie. » Visant le cœur même de la pensée de Potebnja, J. Fontaine propose une analyse neuve de *la Pensée et le Langage* (1862), car c'est dans cette œuvre, et dans nulle autre, qu'il faut chercher selon elle la cohérence profonde de la pensée du linguiste. C'est donc cette lecture « préalable » qu'elle entreprend ici, lecture qui, seule, per-

met de redresser les déformations dont a souffert Potebnja. Précisant comment la pensée du linguiste a été « inspirée par la stimulante réflexion de W. von Humboldt », elle souligne que le langage est pour Potebnja aussi non pas « une chose (*ergon*), un produit mort, mais une activité (*energeia*) », c'est-à-dire un « processus de production ». J. Fontaine a ouvert là un chemin permettant de saisir la cohérence de la pensée de Potebnja. Son travail, comme elle le suggère *in fine*, dégage la possibilité d'une confrontation fructueuse avec Humboldt.

On lira avec intérêt la pièce que verse Aleksandr Bondarko (p. 113-124) à l'histoire de la notion de contenu linguistique. Il s'attache d'abord aux conceptions grammaticales de K. S. Aksakov (1817-1860) : Aksakov partageait l'idée qu'un contenu linguistique était lié étroitement à une forme linguistique ; il y avait là une opposition résolue au logicisme en grammaire : pour Aksakov, contrairement à ce que pensait Buslaev, il ne saurait exister de verbes réfléchis dépourvus du marqueur *-sja*. Mais c'est à Potebnja que l'A. consacre l'essentiel de son étude — ce Potebnja, qui, décidément, sort renouvelé de ce volume. L'A. dégage la « conception sémantique originale » du linguiste ukrainien, dont le noyau ne lui paraît ni logique, ni psychologique. Attaché à délimiter explicitement contenu linguistique et contenu extra-linguistique, Potebnja finit par rejeter « l'universalité des significations des formes grammaticales, ainsi que le transfert des catégories d'une langue à l'autre ». D'Aksakov à Potebnja, le lien est patent : le contenu linguistique ne saurait être appréhendé qu'à partir d'une approche elle-même linguistique.

Le même Konstantin Aksakov fournit la transition avec l'étude de Boris Gasparov sur la linguistique slavophile (p. 125-145). L'idée que la Russie suivait une voie originale fut transposée par les slavophiles dans le domaine linguistique. Deux textes sont essentiels : À *propos des verbes russes* (1855) de K. Aksakov et le *Mot d'accompagnement* placé par VI. Dal' en tête de son dictionnaire (1863). Là encore, comme c'est la règle dans l'histoire des idées, l'originalité nationale fut aperçue initialement par des étrangers ; Gasparov rappelle le rôle des Allemands Johann Vater et August Wilhelm Tappe dans la mise en évidence du rôle exceptionnel de l'aspect pour le verbe russe. Celui-ci se trouva dès lors porteur du principe même de la russité. Il exprimait l'énergie, l'élan, la volonté : il donnait chair au sujet créateur de Schelling. À ces vertus romantiques, il ajoutait celle d'incarner les aspirations messianiques de l'*enracinement* (*počvenničestvo*). Que doit-on retenir de cette linguistique slavophile, qui visait à transplanter la philosophie romantique dans la science descriptive ? En considérant que le verbe « anime » « les noms qui l'entourent », elle a eu le mérite de placer le verbe au centre de la proposition et donc de briser la parité « sujet — verbe ». Elle a, en outre, indiscutablement avancé la réflexion sur l'aspect : le verbe russe, orienté sur le *comment*, s'opposait, dans leur esprit, au verbe « occidental », orienté sur le *quand*. B. Gasparov, cela dit, aurait pu discuter davantage les thèses de ses auteurs. En particulier, l'absence de lien entre le verbe russe et la catégorie du temps — qui est l'argument central d'Aksakov — n'est en rien l'exclusivité du russe ; en français aussi, le verbe est *déchronologisé*, au sens où tout temps verbal (*tense*) est apte à désigner tout temps chronologique (*time*) : passé, présent, futur.

Fedor Ašnin et Vladimir Alpatov (Moscou), dont on connaît les contributions à l'étude de la linguistique soviétique, rappellent (p. 147-161) l'itinéraire intellectuel « extrêmement tortueux » de Nikolaj Jakovlev (1892-1974), qui apparaît comme le grand oublié de la linguistique russe (le volume s'ouvre sur son portrait). Jakovlev a attaché son nom à deux domaines. Le premier concerne l'étude des langues du Caucase ; il rédigea des grammaires de l'abkhaze, du kabarde, du tchéchéne, etc. et créa, à la tête de la commission *ad hoc*, des dizaines d'alphabets (71 avaient été créés en 1935). Le second domaine est la phonologie structurale. Dès 1923, soit plusieurs années avant Jakobson et Trubeckoj, Jakovlev posa clairement le critère sémantico-fonctionnel et définit le phonème comme unité distinctive minimale. On chercherait pourtant vainement son nom dans les histoires de la linguistique, si bien qu'on peut rêver à ce qu'aurait pu être le destin de ce linguiste, s'il avait émigré et si sa *Théorie du phonème* avait été publiée et traduite. Gageons qu'elle aurait été au moins aussi célèbre que les *Principes de phonologie* de Trubeckoj. Après 1935 commença sa descente dans la déchéance intellectuelle et psychique : exclusion de l'université, misère, interdiction de publier, puis impuissance créatrice.

L'article que Natal'ja Bocadorova (p. 163-181) consacre à la théorie des langues normées chez V. V. Vinogradov intéresse la question plus générale de la définition de la norme. Connaisseur averti de l'œuvre de Vinogradov, l'A. définit finement la « manière » du linguiste, « sorte de tâtonnement prudent vers la vérité, au milieu des hypothèses scientifiques concurrentes », prudence qui incitait aussi Vinogradov à ne pas étaler « au grand jour ses idées et ses méthodes ». Il fallut en effet attendre... 1978 pour que Vinogradov donnât enfin sa définition de la langue normée. Spécialiste de la « grammatisation » (pour reprendre le terme de Sylvain Auroux), Natal'ja Bocadorova aperçoit bien la source du concept de langue normée, qu'elle définit comme « le résultat et la réinterprétation en Russie de la notion occidentale de "littérature", empruntée à la tradition française du XVIII^e siècle » et s'appuie avec bonheur sur des textes sans ambiguïté de l'abbé de Félice (1773). L'A. ne minimise-t-elle pas, cependant, l'apport de Ferdinand Brunot (et de Charles Bruneau, d'Alexis François) et l'immense monument fondateur qu'est l'*Histoire de la langue française ?* De même, Charles Bally, qui s'est attaché à définir la « langue littéraire », n'a-t-il pas enrichi aussi sur ce point la pensée de Vinogradov, quand on sait l'estime que ce dernier lui portait ?

La contribution de Roger Comtet (p. 183-209) sur « l'école phonologique de Leningrad et l'école phonologique de Moscou » déplace et ajuste les perspectives habituelles. Richement informée, elle servira de référence. R. Comtet dégage d'abord le rôle joué par Jakobson dans l'*histoire* de la phonologie. Il est temps, en effet, que les linguistes occidentaux en prennent conscience : Jakobson s'est impatronisé « *de facto* historiographe officiel du Cercle de Prague, lui attribuant généreusement des quartiers de noblesse dans un culte fondateur qui laissait à l'arrière-plan les développements de la phonologie en Russie proprement dite ». Coupable (une fois de plus !) d'eurocentrisme, la linguistique occidentale se doit donc de redécouvrir l'école russe sous ses deux avatars : l'école de Leningrad, née avant 1914 autour de Lev Ščerba (1880-1944), qui avait été l'élève de Baudouin de Courtenay à Saint-Petersbourg ; l'école de Moscou, à partir des années trente. La place manque pour analyser cet article très riche dans son détail. R. Comtet rappelle en particulier la genèse du concept de phonème : c'est le Tchèque Havlík qui, en 1889, propose les termes « position forte » et « position faible » ; c'est le Français A. Dufriche-Desgenettes qui, en 1873, traduit par « phonème » l'allemand *Sprachlaut* ; le terme sera adopté par Saussure dans son *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes* et introduit en russe par M. Kruszewski. L'A. rappelle la formation de Ščerba, ses échanges avec les linguistes français, en 1908-1909 : Antoine Meillet, l'abbé Rousselot et les dirigeants de l'Association phonétique internationale, fondée en 1886. Pour Ščerba, le phonème n'était pas un simple signe participant d'un système, mais était bien de la « substance phonique ». C'est « cette théorie, plus phonétique que phonologique au sens moderne du terme », qui allait devenir la doctrine officielle en Russie soviétique. En regard, l'école de Moscou (illustrée par l'*Essai de grammaire de la langue russe : phonétique et morphologie*, M., 1945, de R. I. Avanesov et V. N. Sidorov), attachée à inventorier et à identifier le phonème en position forte, accomplit un travail considérable dans le traitement des homophones. L'A. note justement qu'aux origines de l'école de Moscou se trouve la tradition orthographique russe : « C'est en fait toute l'orthographe russe qui, pour des raisons historiques, est d'inspiration phonologique. » Non moins intéressante est la partie de l'étude consacrée à la préhistoire de la phonologie : l'étude rappelle l'importance de P. K. Uslar « qui découvrit pour ainsi dire la famille des langues ibéro-caucasiennes » et à qui G. Imart a consacré une étude (« Uslar et la phonologie », *la Linguistique*, 1, 1968). Avant 1917, à Moscou, des linguistes développent une pensée structuraliste avant la lettre : F. F. Fortunatov (1848-1914), A. A. Šaxmatov (1864-1920). Le Cercle linguistique de Moscou (1915-1924) fut très tôt sur la voie de la phonologie avec, en particulier, l'exposé de B. A. Kušner (1919) sur les « éléments du son », sans parler de choses mieux connues, comme le concept de « surdité phonologique », présenté par Polivanov en 1930.

Sergej Kuznecov (p. 211-234) ajoute un chapitre aux annales déjà longues de la linguistique fantastique, en décrivant l'AO ou « langue cosmique » créée par V. Gordin dans les années vingt. L'AO fut présentée en 1927 à l'exposition sur les problèmes de « communication interplanétaire », organisée par l'Association des inventeurs-inventistes. Les anarchistes promoteurs de l'AO se réclamaient de V. Xlebnikov, mais aussi de K. E. Ciolkovskij (1857-1935). Celui-ci resta pourtant réservé sur la légitimité d'une langue « cosmique » et s'inté-

ressa plus concrètement à l'espéranto. On ne sait pas grand chose sur V. L. Gordin. « Langue de l'Humanité », l'AO se présentait comme la langue même de l'invention : A (= inventer) + O (terminaison des substantifs). Ayant vocation à tout « défétichiser », l'AO ignorait le féminin au nom de l'égalité des sexes et proscrivait le génitif pour son caractère réactionnaire. Au-delà de sa dimension fantastique, l'AO intéressera l'historien des idées. Elle pose une catégorisation de la perception du monde qui rappelle les catégories *a priori* de Kant ; son centrage sur le verbe fait écho aux travaux de K. Aksakov. Elle montre aussi que, pendant une trentaine d'années, jusqu'à la « discussion sur la linguistique » de 1950, la linguistique soviétique, même fantastique, a vu dans la langue une « superstructure » idéologique ; à partir de là, il devenait possible de discriminer les langues en « prolétariennes » et « bourgeoises ». Sur ce point, de même que dans ses attaques contre l'arbitraire du signe (« La langue doit être en correspondance avec le monde »), l'anarchiste Gordin paraît finalement (à première vue du moins) bien conformiste (sur Gordin, cf. aussi L. Heller et M. Niqueux, *Histoire de l'utopie en Russie*, Paris, P.U.F., 1995, p. 219-220).

Patrick Sériot (p. 235-251) clôt le volume en fixant son attention sur les « changements de paradigmes » qu'il aperçoit dans la linguistique soviétique des années 1920-1930, c'est-à-dire en s'interrogeant sur le problème que pose l'histoire des théories linguistiques, particulièrement en Russie. L'inadéquation du « paradigme » de Kuhn à l'histoire de la linguistique a été tant de fois démontrée que la cause paraît entendue. Les chevauchements entre les théories, les points de contact confessés ou non sont si nombreux qu'il est plus pertinent de parler de « discours sur la langue ». Ce que P. Sériot aperçoit d'abord, en effet, c'est la bigarrure. Dès le milieu des années vingt, coexistent des types de rapports à la langue très différents. Et cette coexistence ne peut être saisie « ni à l'aide de paradigmes successifs, ni à travers une continuité, qu'elle soit de type cumulatif ou par étapes ». P. Sériot isole pour la période considérée deux types de discours, qu'il convoque sur trois points essentiels : 1. le rapport à la pluralité des langues (« Babel était-elle une malédiction ou une bénédiction ? ») ; 2. l'unité de la langue (« Langue une ou divisée ? ») ; 3. le *mode d'évolution* des langues : le même pour toutes (théorie de la stadialité) ou différent pour chacune ? Ces trois lieux d'affrontement permettent à P. Sériot de démêler l'enchevêtrement des deux discours, enchevêtrement d'autant plus insidieux que les mêmes mots y sont parfois employés dans des sens différents. P. Sériot relève ainsi le passage de « peuple » au sens social (peuple vs. bourgeoisie) à « peuple » au sens ethnique (Russes vs. autres nations). Ces deux discours, qui s'affrontent ou, plus souvent, coexistent en faisant mine de s'ignorer, ne sont pas indépendants : ils « ne peuvent avancer qu'en s'appuyant l'un sur l'autre ». À ce titre, la conclusion de l'article, éclairante et stimulante, vaut pour l'ensemble du recueil. Celui-ci a constitué un premier défrichage qui doit, désormais, conduire à élaborer des instruments pertinents *aussi* pour le domaine occidental. Alors pourront être véritablement *comparées* la linguistique soviétique et la linguistique occidentale.

Jean BREUILLARD

Varieties of Czech : studies in Czech sociolinguistics [Le tchèque : code et sous-codes ; études de sociolinguistique], éd. Eva ECKERT, Amsterdam – Atlanta, GA, Rodopi, 1993, 285 pages, couverture illustrée, tableaux, bibliographie. ISBN 90-5183-490-X

Cet ouvrage regroupe 17 contributions de savants tchèques, dont 10 travaillent à l'étranger (surtout aux États-Unis), et une d'un Slovaque. Chacune de ces études se suffit à elle-même, mais l'ensemble est dominé par les problèmes que pose la confrontation du tchèque standard normalisé, dit plus ou moins heureusement « littéraire » (*spisovná čeština*), avec d'autres « variétés » de la langue commune ou avec des langues étrangères. Notre traduction de l'anglais *varieties* par « code et sous-codes » essaie de rendre intelligible la pensée de l'auteur du présent regroupement, qui s'en explique dans une copieuse introduction (p. 3-26).

La responsable du recueil a distribué la matière dont elle disposait entre quatre sections : 1) Norme et codification (p. 27-95), 2) Exemples ponctuels fournis par les belles-lettres